

Analyse linguistique du discours du 22 janvier 2009 de Nicolas Sarkozy

J'ai effectué l'analyse à partir de la version disponible sur le site de l'Élysée et correspondant à la vidéo diffusée sur ce même site. Il est probable que le discours écrit préalablement ne comportait pas certains des traits ajoutés pendant l'allocution et conservés dans la version diffusée sur le site.

Les pronoms

▪ 40 P1, essentiellement des « je »

11 avec des verbes de dire : renforcement modal (je l'affirme, je dois vous dire, j'ose le dire, je le dis, je veux le dire, je vous garantis) indiquant un engagement fort du locuteur à ce moment de son discours et anticipant sur le fait qu'il s'agit de points controversés.

3 « je sais » référant aux inquiétudes suscitées par son discours

1 « j'entends dire » mettant en scène une objection

des performatifs : « je salue », « je remercie » (3 occ.), « je soutiens », « je souhaite »

des verbes d'opinion assez inattendus dans ce genre de discours, qui apparaissent sur des points particulièrement polémiques : « Moi, je vois dans l'évaluation », « je crois que nous l'avons engagée », « je souhaite que nous allions plus vite », « je crois que c'est même lié »

2 occurrences de « je vois »

Ces verbes construisent l'image d'une personne clairvoyante, engagée, déterminée, qui personnalise le discours.

▪ 75 P4, avec prédominance du « nous » sujet

Ce « nous » désigne :

- tantôt les Français, le plus souvent avec des verbes d'état décrivant des dispositions, ou des syntagmes comme « nos mentalités », « nos chercheurs », la plupart à connotation négative ;
- tantôt Sarkozy et ses ministres, avec des verbes d'action au futur ou plus rarement au passé composé.

Le « je » assume les rôles d'organisateur du discours et d'évaluation de la situation, le « nous » est dans l'action.

▪ 15 P5

Réfèrent à l'auditoire, ou à une sous-partie (les chefs d'entreprise), une fois à Valérie Pécresse, une fois aux chercheurs.

L'auditoire est aussi pris à témoin par 4 apostrophes.

La faiblesse des occurrences indique que l'auditoire n'est pas vraiment l'enjeu de ce discours qui vise au-delà une communauté de chercheurs et d'universitaires à laquelle il ne s'adresse jamais.

En revanche les **questions rhétoriques** sont assez nombreuses. Elles interviennent toujours sur des points-clés de la politique : critique du système à la française, nécessité d'agir sans retard, mise en question des demandes concernant les moyens, nécessité de l'évaluation. Ces questions orientées permettent d'afficher un **consensus** sur des points en réalité très discutés.

▪ 61 « on » : nombre très élevé et emplois très diversifiés

On peut distinguer :

- un « on » inclusif qui désigne le gouvernement, remplaçable par « nous » et qui indique le désir d'adopter une manière de parler commune dans le français parlé, indice à mon avis de populisme. : « Les moyens supplémentaires, chère Valérie, on les a engagés avec le Premier Ministre et on va continuer à le faire ». « Dans la relance, on a pris une partie de l'enveloppe (...) et on la met dans l'ES ». Ces « on » se trouvent majoritairement dans le premier tiers du discours.
- Un « on » inclusif désignant la nation : plutôt rare, il réfère à des attitudes contestées par le chef de l'Etat : « Faut-il attendre que l'on prenne davantage de retard ? »
- Un « on » anonyme, « on » des proverbes, observateur des systèmes de recherche (4 occurrences)
- Et surtout, le plus fréquent en nombre d'occurrences, un « on » désignant des adversaires, des gens qui ne se comportent pas comme ils devraient.

Ce dernier emploi de « on » permet d'amalgamer toute une série de comportements décrits de façon caricaturale en un ensemble d'opposants passésistes et bureaucrates : « souvent on a reculé devant la nécessité de réformer nos universités », « on commence à vous dire, plus d'argent », « on a multiplié les instituts », « on met un peu de poussière sous le tapis et on la laisse aux autres », « on entretient le malaise ».

En créant de toutes pièces ce repoussoir, Sarkozy apparaît a contrario comme l'homme du mouvement, de la décision, de l'action positive. Par ailleurs l'emploi de « on » évite d'avoir à donner une identité plus précise à ces adversaires. Il correspond à une stratégie de connivence avec le public, de fonctionnement à demi-mots que l'on retrouve aussi dans les formes étonnantes de discours rapporté.

Le discours rapporté

Le DR est employé de façon très bizarre dans ce discours : il est peu fréquent mais sans contours nets, non attribué. Il institue l'auditoire en témoin d'une conversation dont les interlocuteurs sont flous. Sur le site de l'Élysée, aucun guillemet démarcatif n'isole ce DR :

« Il n'y a aucun domaine où l'on vous dit on a trop de moyens. On commence à discuter, vous payez d'abord, on discute ensuite. Il y a plus d'abord, mieux après. »

La seule chose claire est que le « vous » ne désigne pas l'auditoire du discours premier, mais plus vraisemblablement le gouvernement auquel « on » demande de payer.

« C'est une affaire qui n'est pas évidente en France, on commence à vous dire plus, plus d'argent. Et pour tout le monde, même ceux qui n'avaient pas d'idée d'utilisation. Là, on a fait dix projets [...] » (je respecte là aussi le degré zéro typographique de la version officielle). L'utilisation de « on », de « là », le flou de la référence correspond à la textualisation en *même* de la praxématique, c'est-à-dire à une étape de la subjectivation où le pôle du *je* et du *tu* ne sont pas distingués clairement.

On observe un phénomène similaire dans le fameux passage : « Evidemment, si l'on ne veut pas voir cela, je vous remercie d'être venu, il y a de la lumière, c'est chauffé... On peut continuer, on peut écrire » où, hormis le « évidemment » qui relève du locuteur/énonciateur premier, il est difficile d'identifier avec précision la situation d'énonciation, les interlocuteurs et les frontières du DR.

On trouve aussi du DR plus classique, mieux démarqué : « ceux qui me disent “cela va trop vite, il faut arrêter” ne contestent pas qu'il y ait des problèmes. » Mais le locuteur du discours second reste vague.

Les énoncés négatifs

Ils sont nombreux et font entendre en creux l'opinion à laquelle Sarkozy s'oppose sans lui donner une consistance précise : « il n'y a pas un seul exemple à travers le monde de grandes universités qui ne soient autonomes. » ; « nulle part dans les grands pays, sauf chez nous, on n'observe que des organismes de recherche sont à la fois opérateurs et agences de moyens », « il ne s'agit pas de copier des modèles étrangers » etc. La surénonciation est très marquée dans ces énoncés.

L'ironie

On l'attendrait dans un discours de campagne électorale, on est plus surpris de la trouver dans un discours présidentiel de vœux. Elle apparaît dans le passage sur la prétendue non-évaluation, avec une forme typique de dédoublement énonciatif où « c'est génial » fait entendre deux locuteurs superposés :

« C'est un système assez génial d'ailleurs, celui qui agit est en même temps celui qui s'évalue. »

Si l'on ajoute à cela la moquerie présente quelques lignes plus bas dans un passage de discours indirect qui prétend retransmettre non pas les propos tenus mais leur valeur implicite, – « On a réfléchi en 1945, on a encore un peu réfléchi dans les années 60 et on a annoncé que l'on arrêterait de réfléchir dans les années 80. » – on voit que la polémique tend à l'emporter sur l'argumentation par le logos.

Les modalisateurs

Un certain nombre d'énoncés sont accompagnés d'éléments qui constituent un *modus* explicite ajouté à l'énoncé principal et qui en fournissent le mode d'emploi. J'ai relevé : « honnêtement », « il faut bien reconnaître que », « évidemment » (2 occ.), « franchement » (3 occ.), « vraiment » (2 occ.), « quand même » (4 occ.), « c'est consternant », « c'est amusant », « est-ce raisonnable », « je sais/ nous savons parfaitement que », « je vois que », « je crois que ».

J'ai parlé plus haut des verbes à la P1. Si l'on observe à présent les autres expressions, on constate d'une part qu'elles sont familières, fréquemment utilisées dans le langage oral, ce qui confirme la volonté d'un parler simple, ordinaire, déjà soulignée plus haut.

« Franchement » est utilisé pour sonder les intentions de son interlocuteur quand on le soupçonne de mauvaise foi, « quand même » montre que l'on persiste et signe après avoir écouté les objections et indique souvent que l'interlocuteur est vu comme peu raisonnable. « Évidemment » donne l'idée que ce que l'on dit est constatable par tous. L'abondance de ces adverbes dans des phrases sans P5 montre que le locuteur est bien en train de dialoguer avec un adversaire non nommé, distinct de l'auditoire explicite, et qu'il revendique dans ce dialogue polémique la position du bon sens face à un adversaire de mauvaise foi ou peu raisonnable.

La schématisation

J'emploie le mot au sens de J.-B. Grize qui désigne par là à la fois un processus et un résultat. Le processus de schématisation construit dans le texte une série de représentations qui touchent à l'objet de discours mais aussi aux partenaires de l'échange et qui sont élaborées sur un fond de « préconstruits culturels » ou lieux communs. Les actes de langage, les modalisations, les lexèmes axiologiques jouent un rôle important dans la schématisation. Ayant parlé plus haut des modalisations et des verbes accompagnant la P1, je me centrerai ici sur les axiologiques et les lieux communs. Les chiffres convoqués servent de caution à ces jugements subjectifs en donnant une impression de vérité dont d'autres études que la mienne se sont attachées à montrer qu'elle était contredite par les faits.

On constate que les axiologiques s'opposent très simplement car ils portent pour l'essentiel sur trois objets de discours : deux objets prédominants qui sont d'une part le système existant et ses partisans, d'autre part le système que le gouvernement veut instaurer, et un objet secondaire, les chercheurs et universitaires, d'abord valorisés (« très grande compétence », « dévouement admirable », « engagement ») mais ensuite scindés en deux groupes « les admirables chercheurs » d'un côté, et les autres, auxquels ils servent d' « alibi », d' « arbre qui cache la forêt », de l'autre. Le système actuel est accusé de protéger les seconds et d'étouffer les premiers.

le système existant	le système à instaurer
immobilisme (4 occ.)	modernisation
frilosité	exceptionnel
structures obsolètes	cercle vertueux
absence de stratégie claire	moteur extraordinaire pour la
système inadapté	croissance et l'emploi
conservatisme	pragmatique
universités faibles	simplifier (3 occ.)
administration tatillonne	changement majeur complet et
système infantilisant	cohérent
système paralysant	réformes cohérentes
confortable	mouvement
confort illusoire	action
archaïsmes	décision
rigidités	volonté d'avancer
résultats médiocres	démocratie
opposition absurde	
partisan	
idéologie	
organisation désastreuse, qui	
gaspille	
système atomisé	
retard (2 occ.)	
indécision	
absence de vision de l'avenir	

La lecture du tableau montre que N. Sarkozy s'appuie sur le lieu commun du changement qui vaut mieux que l'immobilisme (topos propre aux sociétés qui valorisent le progrès par rapport au passé), de la simplicité qui vaut mieux que la complication (topos populiste), de l'action qui vaut mieux que l'indécision et la frilosité. Il construit ainsi un éthos d'homme politique déterminé, volontariste, qui n'a pas peur des difficultés, mais aussi d'un homme soucieux de réalisme et d'efficacité, qui ne s'enferme pas dans l'idéologie, tient même les promesses qu'il n'a pas faites et sait parler vrai. Dans un bref passage, il substitue à cette image celle d'un père qui pose des « conditions » (3 occ.) avant de distribuer des largesses à ses enfants et qui est capable de les punir s'ils ne s'en servent pas à bon escient (paradigme de la récompense).

Par ailleurs on note son insistance sur le côté novateur de son action et une dramatisation (pathos) sensible au début dans l'évocation de la crise, et par la suite lorsqu'il présente l'état de la recherche comme très mauvais – au mépris des chiffres réels – et insiste sur l'urgence et le retard qui menace. Sa réforme est inaugurale (« première fois » revient plusieurs fois) et aurait dû être faite depuis longtemps (« enfin » est souvent utilisé, on relève aussi « il est temps »). Les verbes « devoir » et « il faut » sont utilisés 13 fois et achèvent de construire un éthos de la décision et de la responsabilité.